

LA RÉSURRECTION.

Si l'homme meurt, vivra-t-il ?

(JON XIV. 44).

L'homme qui se posait à lui-même cette question solennelle était parvenu au dernier terme que puisse atteindre le malheur sur la terre. Il avait perdu en un seul jour d'immenses richesses. Il avait vu toute sa famille bien-aimée, sept fils et trois filles, moissonnés subitement dans la fleur de l'âge par un fléau exterminateur. Frappé lui-même d'une maladie cruelle et humainement incurable, abandonné de ses proches, accusé et calomnié par ses amis, dans cette position désespérée où tout lui manque sur la terre, où il n'a devant lui d'autre perspective que la mort, et une mort précédée d'affreuses tortures, il exhale l'angoisse de son cœur dans cette question terrible,

où l'on sent tout à la fois l'espérance du croyant et les doutes de l'incrédulité : « Si l'homme meurt, revivra-t-il ?... »

Cette question est de tous les temps. Quarante siècles ont passé depuis le jour où, dans le pays de Huts, elle s'échappait d'un cœur angoissé ; et aujourd'hui encore, toute palpitante d'actualité, elle vient réveiller un écho vivant dans nos propres cœurs. Quel est celui d'entre nous qui, aux prises avec la douleur, sous une forme ou sous une autre, couché sur un lit de souffrance ou penché sur la tombe de ceux qu'il aime, n'a pas répété intérieurement avec Job : « Si l'homme meurt, revivra-t-il ? »

Job lui-même a répondu à cette question dans un moment où sa foi, dépouillée de tous ses nuages, embrassait sans réserve les promesses de son Dieu Sauveur : « Je sais, » dit-il, « que mon Rédempteur est vivant, et qu'il demeurera au dernier jour sur la terre ; et quand même, après ma peau, les vers auront détruit ce corps mortel, je verrai Dieu dans ma chair ; je le verrai moi-même, mes yeux le verront, et non un autre ¹. » Ces paroles caractérisent clairement la doctrine biblique de l'immortalité. Il ne s'agit pas seulement d'une vague immortalité de l'âme dépouillée de son enveloppe terrestre : doctrine qui n'appartiendrait pas en propre à la religion révélée,

¹ Job XIX. 25-27.

et qu'on retrouve dans la plupart des religions humaines, depuis le polythéisme des Grecs jusqu'au déisme des philosophes modernes : il s'agit d'une résurrection proprement dite, d'un retour à la vie de ce corps de poudre qui va se mêler à la poudre du tombeau ; il s'agit de cette doctrine essentiellement biblique, dont nous faisons profession quand nous répétons chaque dimanche : « je crois la résurrection *de la chair*. »

Telle est la doctrine dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui, mes chers frères. Il y aurait peu d'utilité à vous parler de l'immortalité de l'âme dans son sens le plus général : sur ce point là il ne peut rester, je m'assure, aucun doute, aucun nuage dans vos esprits. Il n'est pas un seul d'entre vous qui se puisse imaginer qu'après sa mort il deviendra la proie du néant ; pas un seul qui ne croie d'une manière générale à une autre existence après celle-ci. Mais il est un autre point sur lequel votre foi n'est probablement ni aussi claire, ni aussi ferme : c'est la résurrection du corps. Peut-être n'avez-vous jamais arrêté sérieusement votre pensée sur cette vérité si étonnante, et tout ensemble si consolante, que ce corps, qui fait une partie si essentielle de votre individualité, ne sera pas exclu de la vie du ciel ; que vous retrouverez de l'autre côté du tombeau ces organes admirables, momentanément glacés et suspendus par la mort ; que vous aurez encore,

dans la vie à venir, des mains pour agir, des oreilles pour entendre, des lèvres pour louer le Seigneur et des yeux pour contempler ses merveilles. C'est sur ce fait, merveilleux mais réel, mystérieux mais incontestable, que j'appelle aujourd'hui votre attention.

Si je voulais me borner à établir la résurrection par des déclarations de l'Écriture, ma tâche serait facile et bientôt remplie. L'Écriture, en effet, ne sépare jamais l'immortalité de l'âme de la résurrection du corps. Elle considère l'homme comme un tout, composé du corps et de l'âme, et c'est cet homme tout entier qui doit revivre. Déjà dans l'Ancien-Testament, bien que la doctrine d'une autre vie y tienne beaucoup moins de place que dans l'évangile, je trouve bien des passages qui établissent clairement le relèvement du corps. Cette espérance d'une résurrection glorieuse, que nous avons vue chez Job, nous la retrouvons chez David : « Pour moi, » dit-il, « je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance, *quand je serai réveillé.* » Nous la retrouvons en Esaïe : « Tes morts vivront, » s'écrie-t-il dans un saint transport, « même mon corps mort vivra, ils se relèveront. Réveillez-vous et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous habitants de la poussière : car ta rosée est comme la rosée des herbes, et la terre jettera dehors les trépassés. » Nous la retrouvons chez Daniel : « Ceux qui dorment dans la

poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. » Nous la retrouvons en Ezéchiel : vous avez tous présente à la mémoire cette vision magnifique dans laquelle l'Éternel, enlevant pour un moment le prophète aux réalités visibles, le transporta en esprit au milieu d'une campagne pleine d'ossements desséchés. Sur l'ordre de l'Éternel, le prophète commande à ces os secs de revivre ; et aussitôt ils bruissent, ils se rapprochent, ils se rejoignent, ils se couvrent successivement de nerfs, de chair et de peau, et enfin l'esprit, soufflant des quatre vents, entre en eux, et ils revivent, et ils se dressent sur leurs pieds, devenus une armée immense. Prédication muette et sublime de la doctrine d'une résurrection ! !

Mais c'est surtout le Nouveau-Testament qui met cette grande vérité dans tout son jour. « Christ, » nous dit saint Paul, « a mis en évidence la vie et l'immortalité par l'évangile. » L'immortalité, dans l'évangile, c'est toujours la résurrection. Jésus lui-même s'appelle la résurrection et la vie. « L'heure vient, » nous dit-il, « à laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de l'homme, et ils en sortiront, savoir, ceux qui auront bien fait en résurrection de vie, et ceux qui auront

¹ Ps. XVII. 15 ; Esaïe. XXVI. 19 ; Dan. XII. 2 ; Ezéch. XXXVII.

mal fait en résurrection de condamnation. » Saint Paul, dans ses épîtres, parle sans cesse de la résurrection. Dans le quinzième chapitre de la première épître aux Corinthiens, en particulier, il expose longuement cette doctrine, l'établit par des arguments incontestables, qu'il emprunte successivement à la religion et à la nature, et n'oublie pas de répondre aux objections qu'on élève contre elle.

L'Écriture ne se contente pas d'établir cette doctrine par des déclarations directes : elle nous la prêche en action, elle nous fait assister dès cette vie à des résurrections d'entre les morts. Ainsi le fils de la veuve de Sarepta, ressuscité par Elie ; le fils de la Sunamite, ressuscité par Elisée ; Lazare, la fille de Jaiirus, le fils de la veuve de Nain, ressuscités par Jésus-Christ ; et enfin ce divin Sauveur lui-même, sorti vainqueur du tombeau par la puissance glorieuse de son Père, pour servir de gage et d'avant-coureur à notre propre résurrection. De même que les prémices des fruits de la terre étaient le gage de la moisson tout entière qui devait suivre, ainsi Jésus « premier né » de la résurrection « entre plusieurs frères, » annonce et garantit la résurrection de ceux-ci.

Les grandes vérités du salut, l'incarnation du Sauveur, l'expiation qu'il a faite de nos péchés, le jugement à venir, établissent d'une manière indirecte la doctrine de la résurrection des corps. Si le fils de Dieu a daigné revêtir un corps pareil au nôtre, s'il a

voulu participer à la chair et au sang, c'est une preuve que cette chair et ce sang ont aussi part à sa grâce; et sans doute ce corps de l'homme, qui fut honoré par la présence de Dieu lui-même, ne sera pas la proie éternelle du sépulcre.

Si Jésus a souffert dans son corps aussi bien que dans son âme, pour faire l'expiation de nos péchés, c'est une preuve que notre corps, aussi bien que notre âme, est compris dans la rédemption opérée sur la croix. Il fallait cela, en effet, pour que la rédemption fût parfaite. Pour que toutes les suites funestes du péché fussent effacées, il ne suffisait pas que notre âme reçût son pardon et qu'elle fût nettoyée de sa souillure : il fallait, de plus, que notre corps fût rétabli dans cette condition glorieuse et immortelle, d'où le péché seul l'avait fait déchoir. Aussi le moment où le Sauveur expira sur la croix fut-il marqué par la résurrection de plusieurs saints. Dieu montrait par là que cette mort rendait la vie à nos corps en même temps qu'elle rachetait nos âmes.

La doctrine d'un jugement à venir suppose encore la résurrection. En effet, la justice divine demande que la personne tout entière qui a fait le bien ou le mal, reçoive dans une autre économie ou la récompense ou le châtement. Comme le corps, aussi bien que l'âme, participe aux actions que nous commettons, il faut que le corps, aussi bien que l'âme, parti-

cipe au jugement à venir : autrement il manquerait quelque chose à la justice de la rémunération.

C'est ainsi que tout se tient dans les vérités révélées : ces vérités forment entre elles comme une chaîne d'or, dont le premier anneau entraîne à sa suite tous les autres ; toutes se supposent réciproquement, s'appellent les unes les autres ; et cette doctrine de la résurrection, qui semblait d'abord une doctrine indépendante et isolée, se trouve être dans un rapport intime et merveilleux avec tout l'ensemble de la révélation.

Mais ce n'est pas seulement la révélation qui établit cette grande vérité : la raison nous conduit à l'admettre, les besoins de nos cœurs nous la prêchent, et nous la trouvons écrite partout dans les œuvres de la nature.

Remarquons d'abord que l'âme humaine a besoin, pour pouvoir développer ses facultés, d'être unie à un corps quelconque. Le corps est à l'âme ce qu'est un instrument entre les mains d'un ouvrier. Si l'instrument est imparfait, l'ouvrier ne fera pas de bon ouvrage : ainsi l'âme, dans cette vie, unie à un corps infirme, ne remplit pas toute sa destinée. Mais si l'instrument lui était retiré, l'ouvrier ne ferait pas d'ouvrage du tout : ainsi l'âme, privée du secours d'un corps, ne pourrait pas déployer ses facultés. Que faut-il pour que l'ouvrier tire le meilleur parti possible de

son industrie ? il faut que cet instrument qui le seconde mal soit remplacé par un autre plus parfait : c'est-à-dire, il faut que ce corps de poudre, sujet aux infirmités et qui répond mal aux besoins de l'âme, soit, non pas anéanti sans retour, mais glorifié, transformé, affranchi pour toujours de ses imperfections présentes : en d'autres termes, il faut qu'il y ait une résurrection. Si vous niez l'existence du corps dans une autre économie, vous arriverez bientôt, par une conséquence logique et inévitable, à rejeter l'immortalité personnelle, l'existence individuelle de l'âme; l'âme alors ne sera plus qu'un souffle divin, qui après la mort retourne s'absorber et se perdre dans le Dieu de qui elle émane. La destruction de l'individualité, voilà le résultat auquel sont toujours arrivés ceux qui, tout en admettant une autre existence, ont nié la résurrection des corps.

Si la résurrection du corps est nécessaire à l'âme pour qu'elle puisse agir et se développer, elle ne l'est pas moins pour que son bonheur à venir soit complet. Parmi les jouissances dont l'âme humaine est susceptible, plus de la moitié lui sont transmises par l'intermédiaire du corps. Otez cette enveloppe visible, et l'âme ne peut plus, ni écouter les accents de l'harmonie, ni contempler les beautés de l'œuvre de Dieu, ni entrer dans aucune relation avec la création extérieure. Dans la vie du ciel, tout ce qu'il y a de vraiment bon sur la terre ne peut qu'être perfectionné,

mais non pas anéanti, et il est impossible de supposer qu'il doive y avoir pour l'âme une diminution de jouissances. Ses jouissances actuelles seront sans doute épurées, ennoblies, revêtues d'un caractère céleste ; mais il n'y aura d'anéanties que les jouissances coupables, parce que celles-là ne sont pas réellement des jouissances. Dans le ciel, les œuvres de la nature seront sans doute infiniment plus belles que celles d'ici-bas ; mais il y aura pourtant une nature visible, qui sera le perfectionnement de cette nature terrestre que Dieu a faite pour nous, et pour laquelle il nous a faits nous-mêmes. Pourquoi n'y aurait-il pas des beautés visibles dans le second Eden ? pourquoi pas des accents mélodieux, des concerts divins ? pourquoi les fidèles glorifiés ne pourraient-ils pas se voir les uns les autres et se reconnaître ? Cela semble nécessaire à notre bonheur, et cela est conforme à l'Écriture. Quand l'Écriture nous dit que nous retrouverons un jour Abraham, Isaac et Jacob ; quand elle nous donne l'assurance que nous verrons de nos yeux, « des yeux de notre chair, » selon l'expression de Job, ce Sauveur que nous aimons sans l'avoir vu, cela suppose évidemment qu'il y aura des corps dans la vie à venir, qu'on pourra se retrouver et se reconnaître.

Aussi les affections de nos cœurs, ces affections que Dieu lui-même a créées, et qu'il n'a pu mettre en nous pour nous tromper, nous fournissent un nou-

vel argument, qui est peut-être le plus puissant de tous, en faveur de la résurrection. Il faut, pour que nos affections soient satisfaites, que nous retrouvions un jour tout entiers ceux que nous avons aimés. Est-ce là ce que vous nous promettez, ô vous qui croyez à l'immortalité de l'âme et non pas à la résurrection ? Quoi ! je pleure un père vénéré, une tendre mère, une épouse bien-aimée, un enfant qui faisait le charme de ma vie, — et vous viendrez me dire, pour toute consolation, que son âme ne peut périr et qu'elle n'a pas cessé d'exister ! Mais ce n'est pas seulement son âme que j'aimais, c'est sa personne tout entière. Ce corps qui fut aussi l'œuvre de Dieu et où il avait imprimé quelque chose de son image, ce corps où se reflétait si admirablement l'étincelle divine qui l'animait, cette voix, ce regard, ce sourire, forme visible d'un être invisible, tout cela je l'aimais aussi, et j'ai besoin de le retrouver un jour ! Rendez-moi — si les besoins de mon cœur ne doivent pas être une amère déception — rendez-moi ces traits chéris qui resteront gravés à jamais au fond de mon âme, et cette voix que je crois entendre encore, et ce regard qui parlait à mon cœur, et ce sourire que j'ai tant aimé !.... Oui, il y a une résurrection : je le sais, j'en suis sûr, j'en atteste ce besoin profond, impérieux, indestructible, que Dieu lui-même a mis dans mon cœur !

Ce que nous avons dit suffirait sans doute pour

établir la doctrine de la résurrection. Mais le Seigneur a voulu que cette grande vérité reposât encore sur d'autres bases, et il l'a écrite sous divers emblèmes dans les œuvres de la nature. Il y a une correspondance mystérieuse et admirable entre le monde visible et le monde invisible, entre la nature et la religion. Par cela même que ces deux mondes sont l'ouvrage du même auteur, le Dieu qui les a créés a imprimé à ces deux parties de son œuvre le cachet de son unité divine; et il a voulu que la nature visible fût comme un immense miroir où vint se dessiner, sous mille emblèmes divers, le reflet des choses invisibles. Ce que la religion révèle directement à l'âme, la nature le montre à nos sens; et la religion *naturelle*, pour qui sait entendre ce langage de la création, ne diffère pas de la religion révélée. C'est pour cela que la nature se prête avec une facilité si merveilleuse à des comparaisons, à des rapprochements qui servent à éclaircir et à confirmer les choses de l'âme. Un cerf altéré qui brâme après des eaux courantes, c'est l'image d'une âme qui cherche son Dieu; le solcil qui s'élève graduellement dans le ciel jusqu'à ce que le jour soit parvenu à sa perfection, c'est l'emblème de la voie du juste; cet insecte diligent qui amasse en été de quoi pourvoir aux besoins de l'hiver, c'est une leçon que l'homme doit lire pour apprendre la prudence et l'activité; cet oiseau domestique qui rassemble sa couvée sous ses

ailles, c'est une parabole sublime qui nous prêche l'amour d'un Dieu Sauveur¹. L'enseignement que le Sauveur emploie de préférence et qui lui est le plus habituel, c'est l'enseignement parabolique, celui qui fait sortir de la contemplation de la nature les vérités de la foi. En effet, toutes les grandes vérités de la foi, celles-là même qui semblent appartenir le plus exclusivement à la religion révélée, Dieu a voulu les écrire dans les œuvres de ses mains; comme il nous serait facile de vous le montrer si nous avions le temps d'entrer dans ces détails. Mais pour nous en tenir à la doctrine que nous méditons aujourd'hui, la résurrection, sous combien d'emblèmes divers n'est-elle pas écrite dans la nature!

La nuit qui, chaque soir, se répand sur la terre, n'est-elle pas une sorte de mort? et l'éclat du jour, qui revient chaque matin, n'est-il pas une sorte de résurrection? Ces ténèbres qui croissent de moment en moment et qui envahissent graduellement tous les objets; ce froid qui accompagne la disparition du soleil; cette suspension de tous les travaux de l'homme, ce sommeil qui ferme tous les yeux, ce silence universel de la nature, tout cela ne ressemble-t-il pas à la mort? Et le matin, quand le soleil, soulevant peu à peu le voile de la nuit, sortant du sein des ténèbres comme un mort de son tombeau, reparait

¹ Ps. XLII. 1; Prov. IV. 40; VI 6-8; Luc XIII. 34.

radieux sur l'horizon ; quand il verse à grands flots sur la terre la lumière, la chaleur et la vie ; quand toute la nature se réveille comme pour saluer son retour ; quand le chant des oiseaux, les cris du bétail, la voix de l'homme, tous les bruits de la vie éclatent soudain comme un concert immense ; quand tout s'anime, tout se colore, et que l'éclat du jour transforme en perles étincelantes toutes les gouttes de rosée suspendues aux plantes et aux fleurs, n'est-ce pas là une résurrection ?

L'hiver n'est-il pas une sorte de mort, et le retour du printemps n'est-il pas une sorte de résurrection ? Quand la terre a dépouillé son manteau de fleurs pour se vêtir d'un linceul de neige ; quand les arbres dégarnis de leurs feuilles, agités par les vents d'hiver, entrechoquent leurs rameaux sans vie comme les ossements desséchés dans la vision du prophète ; quand toute végétation est suspendue, la plupart des animaux engourdis, les travaux de la campagne interrompus ; quand le sol, durci comme la pierre, résiste à la main du laboureur et refuse de livrer les trésors qu'il renferme dans son sein, — tout cela n'est-il pas la mort ? Et quand la vie revient tout-à-coup avec le printemps ; quand la sève recommence à circuler dans les arbres, et, trop à l'étroit dans les canaux qui l'enferment, s'épanche et jaillit au-dehors sous la forme de feuilles et de fleurs ; quand les prairies et les champs, naguère mornes et

désolés, se couvrent comme par enchantement d'une parure plus riche que le vêtement royal de Salomon ; quand les germes endormis des animaux et des plantes, vivifiés par les brises du printemps, éclosent par millions de millions dans les airs, sur la terre et au sein des eaux ; quand le retour de la chaleur ramène la joie dans le cœur de l'homme, l'activité dans les campagnes, le mouvement et la vie chez tous les êtres animés, n'est-ce pas là encore une résurrection ?

Il est une foule d'insectes qui nous offrent, dans la double vie que le Créateur leur a départie, un emblème frappant de la mort et de la résurrection. Voyez ce ver sans éclat, objet de répulsion et de dégoût, dont la première vie se passe à ramper tristement sur la terre ou sur la tige de l'arbre qui le nourrit : quand sa destinée terrestre est accomplie, il se construit lui-même un cercueil de soie sur la feuille d'un arbre, ou se creuse dans la terre un tombeau. Dans l'intérieur de ce sépulcre, il perd graduellement ses pieds, sa tête, la couleur, le mouvement, toutes les apparences de la vie ; il attend, dans l'immobilité de la mort, de nouvelles destinées. Après un temps plus ou moins long, pendant lequel s'accomplit le travail intérieur d'une mystérieuse transformation, tout-à-coup ce prisonnier de la mort s'agite dans son cercueil, le brise et reparait à la lumière. Doué de facultés nouvelles, possesseur d'organes plus parfaits, parvenu à un degré supérieur de la vie, il dit adieu

à la poussière, et, papillon aux ailes colorées, s'élance libre et joyeux vers le ciel. N'est-ce pas là, je vous le demande, une véritable résurrection ?

C'est la contemplation de la nature qui a fourni à saint Paul la réponse à une objection capitale qu'on a élevée de tout temps contre la doctrine que nous prêchons.

On dit : la résurrection est impossible. En effet, qu'arrive-t-il quand un corps humain est mis en terre ? Il se décompose : les parties matérielles qui le constituaient se séparent les unes des autres et vont se mêler à la terre ; cette terre est pompée par les racines des plantes, qui serviront à nourrir des animaux ; ces animaux eux-mêmes serviront peut-être à la nourriture de l'homme. En sorte que les mêmes parties matérielles entrent successivement dans la composition de plusieurs corps humains différents. Il est donc matériellement impossible que tous les corps se retrouvent au jour de la résurrection.

Voici la réponse de l'apôtre. « Sans doute, la résurrection serait impossible, si le corps ressuscité devait être identiquement le même que le corps actuel. Mais ce n'est pas là ce qu'enseigne le Seigneur. Il déclare, au contraire, qu'il y aura une différence essentielle entre le corps actuel et le corps ressuscité, différence qui était nécessaire pour que le second fût affranchi des infirmités du premier. Dès-lors la résurrection, bien que mystérieuse, n'a rien d'impossi-

ble, et on peut la comparer à ce qui se passe dans la germination d'une plante. Lorsqu'une semence est mise en terre, elle se décompose, précisément comme le corps humain déposé dans le sépulcre. Mais au milieu de cette décomposition, de cette *mort* de la semence, Dieu fait surgir un germe, d'abord imperceptible, qui devient la base d'une plante nouvelle. Eh bien! le corps aussi est une semence qui doit germer pour l'immortalité. Ne craignez pas de l'abandonner au sépulcre; laissez-le sans inquiétude se décomposer et mêler sa poudre à la poudre de la terre; la toute-puissance divine saura bien faire éclore, de cette semence humaine, le germe d'un corps nouveau et immortel! » Écoutons les propres paroles de l'apôtre : « Quelqu'un dira : comment peuvent ressusciter les morts? et avec quel corps viendront-ils? Insensé! ce que tu sèmes ne prend point vie, s'il ne meurt auparavant; et à l'égard de ce que tu sèmes, tu ne sèmes pas le même corps qui doit naître, mais le simple grain comme il se rencontre, soit de blé, soit de quelque autre semence. Il en sera de même à la résurrection des morts : le corps est semé corruptible, il ressuscitera incorruptible; il est semé méprisable, il ressuscitera glorieux; il est semé infirme, il ressuscitera plein de force; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel. ¹ »

¹ 1 Cor. XV.

Maintenant, en quoi consistera précisément la différence entre le corps terrestre et le corps glorifié? Mystère : c'est là une de ces « choses cachées » dont l'Éternel s'est réservé la connaissance. Mais ce que nous savons, c'est que le corps glorifié ne sera plus sujet à aucune des infirmités du corps terrestre. Ce que nous savons encore, c'est que, quelle que doive être la différence entre ces deux corps, il y aura entre eux un lien étroit, un rapport intime, tellement que le corps terrestre se reconnaîtra dans le corps glorifié, et que nous conserverons le sentiment de notre individualité. Il y a là, sans doute, un profond mystère; mais il n'y a rien d'impossible, rien qui soit contraire à la raison ni à l'expérience. Notre corps actuel change lui-même continuellement. A chaque instant il perd quelques-unes de ses parties matérielles et il en acquiert de nouvelles, tellement qu'au bout de quelques années il ne conservera pas une seule des parties qui le composent aujourd'hui. Et pourtant ce corps, qui change sans cesse, est aussi toujours le même; il est toujours *notre* corps, et nous ne perdons pas le sentiment de notre individualité. Il n'y a donc pas de raison pour que cette individualité soit détruite par le changement que doit apporter la résurrection. C'est bien la même personne, en corps et en âme, qui sera heureuse ou malheureuse dans une autre vie, suivant l'usage qu'elle aura fait de celle-ci.

Je me suis étendu longuement sur les preuves de la résurrection, parce qu'il règne au sujet de cette doctrine beaucoup d'obscurité, peut-être même beaucoup de doutes dans les esprits. Puissé-je être parvenu, sinon à dissiper toutes les obscurités, ce qui est impossible, du moins à effacer tous les doutes ! La résurrection reste et doit rester pour nous, aussi longtemps que nous sommes de ce côté-ci du tombeau, une doctrine pleine de mystère ; mais un mystère n'est pas une impossibilité ; ce qui est au-dessus de la raison n'est pas contre la raison ; et si nous voulions rejeter tout ce que nous ne comprenons pas, il nous faudrait renoncer à vivre : car nous ne pouvons faire un pas dans la vie sans nous heurter à un mystère, et la vie elle-même est un mystère insondable.

Nous pouvons donc à présent répondre à la question solennelle que pose notre texte : « Si l'homme meurt, revivra-t-il ? » Oui, nous revivrons, dirons-nous avec cette même assurance qui dicta la réponse de Job : « nous savons que notre Rédempteur est vivant, et qu'après que les vers auront détruit notre corps mortel, nous verrons Dieu des yeux de notre chair ! »

Il me reste à peine le temps d'indiquer rapidement les applications pratiques de cette sublime vérité.

J'y trouve d'abord un puissant stimulant à la conversion chrétienne et à la sanctification. Autant la

doctrine de la résurrection est encourageante pour ceux qui ont donné leur cœur au Seigneur et qui marchent dans ses voies, autant elle est redoutable pour ceux qui sont étrangers à la vie chrétienne. C'est la résurrection qui fait toute la force des considérations qui se tirent du jugement à venir. Si ce jugement ne devait avoir pour objet que des âmes; si les peines et les récompenses de la vie éternelle devaient être purement morales, cette considération serait bien faible, soit pour arrêter le pécheur sur la pente du crime, soit même pour encourager le juste dans la voie de la sainteté. L'homme est un être double; il est corps autant qu'esprit, et l'on n'aura pas véritablement prise sur lui, si l'on s'adresse exclusivement à l'une des deux parties de son être. « J'ai cette espérance en Dieu, » dit saint Paul, « qu'il y aura une résurrection des morts, tant des justes que des injustes : *c'est pourquoi aussi* je travaille à avoir toujours la conscience sans reproche, devant Dieu et devant les hommes. » Sous un autre point de vue encore, la doctrine que nous méditons aujourd'hui doit nous porter à la sanctification. Celui qui croit véritablement à une résurrection glorieuse et sainte ne peut pas vivre dans le péché. Puisque ce corps de poudre, qu'anime une âme immortelle, doit partager ses glorieuses destinées; puisqu'il doit participer à la félicité céleste et devenir le temple éternel du Saint-Esprit, comment pourrions-nous le

profaner par les souillures du péché? Que ceux-là qui croient à l'anéantissement de cette enveloppe visible ne respectent pas leur corps et l'abandonnent à la souillure, ils sont conséquents avec leurs principes : mais nous qui avons d'autres espérances, nous respectons notre corps, nous nous efforçons de le garder dans la pureté, et de le préparer ainsi à jouir de la présence éternelle du Saint des saints.

Si la doctrine de la résurrection est sanctifiante, elle n'est pas moins riche en consolations. Quelles consolations le fidèle n'y puise-t-il pas dans les épreuves de la vie, et en présence de la mort! O vous sur qui pèse le fardeau d'un corps malade et souffrant; vous qui peut-être avez lieu de croire que le temps de votre délogement approche, et qui attendez ce moment dans la douleur, si Jésus-Christ habite dans votre cœur par la foi, prenez courage, ne vous affligez pas trop des infirmités qui ont atteint ce pauvre corps mortel. Portez plutôt vos regards sur le jour où une résurrection bienheureuse l'affranchira pour jamais de ses imperfections et de ses souffrances, l'ornera d'une beauté nouvelle et impérissable. Accueillez les progrès de la maladie comme les avant-coureurs de votre délivrance éternelle, et voyez sans crainte approcher la mort, qui n'est que l'aurore de la résurrection. Dépouillez sans regret ce vêtement souillé et déjà déchiré qui vous charge, ce corps lassé par la souffrance et consumé par le

temps : car, en vous réveillant au dernier jour, vous trouverez un vêtement éclatant et pur, un corps céleste et incorruptible. Cette dépouille obscure, déposée aujourd'hui dans le sein de la terre, en sortira brillante au jour de la résurrection, comme l'herbe nouvelle au printemps ; et votre âme, ravie du changement merveilleux accompli dans sa demeure visible, dira dans son étonnement : « d'où me viennent cet éclat céleste, ces facultés nouvelles, et ce bien-être inconnu autrefois ? » Alors vous verrez « paraître le Fils de l'homme sur les nuées du ciel, » et vous-même, enlevé dans les airs à sa rencontre, vous serez transporté dans le jardin du dernier Eden, dans le séjour glorieux de l'éternelle santé, là où la mort ne sera plus, où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, où « Dieu lui-même essuiera toute larme de vos yeux ! »

Et vous, mes frères, qui pleurez sur d'autres douleurs ; vous que le départ d'un être bien-aimé a laissés dans le deuil, il y a aussi une consolation pour vous dans la doctrine de la résurrection. Hélas ! combien nous avons besoin de cette espérance pour triompher de l'angoisse que laisse dans nos cœurs la mort de nos bien-aimés ! Voir les progrès d'une maladie mortelle, avançant de moment en moment vers un dénouement fatal et inévitable, déjouer tous les efforts de la science et tous les soins de l'affection ; voir des traits connus et aimés se contracter, se décomposer sous l'étreinte de

la souffrance, des yeux naguère pleins d'éclat se ternir et s'éteindre, et les couleurs brillantes de la vie faire place graduellement à la pâleur glacée de la mort, — n'est-ce pas, ô mes frères et mes sœurs en affliction, n'est-ce pas qu'un tel spectacle est horrible, et que le seul souvenir de ces affreux moments nous fait frissonner?..... Mais voici de quoi nous relever, de quoi changer notre angoisse en larmes de joie. Ne pleurons pas comme ceux qui sont sans espérance : car le jour de la résurrection va venir. Ceux que nous pleurons ne sont pas perdus ; rien n'est perdu de leur personne, nous les retrouverons tout entiers. Nous reverrons ce corps qui nous fut cher, non pas tel que nous l'avons vu dans notre angoisse, luttant contre la maladie, défiguré et glacé par la mort, mais affranchi pour toujours de toute souffrance, brillant d'une santé immortelle et d'une beauté divine ! Ah ! si les disciples retrouvèrent, sur le corps du Sauveur ressuscité, jusqu'aux marques des clous qui l'avaient percé, comment ne retrouverions-nous pas, sur le corps glorifié de nos bien-aimés, les traits de leur visage, le sourire de leur bouche et le regard de leurs yeux!.... Oui, nous vous reverrons, bien-aimés de nos cœurs, vous dont la mort a emporté une partie de notre vie, vous que Dieu a voulu rappeler avant nous du séjour de l'épreuve, et que nous avons vus s'endormir dans l'espérance de la foi ! Aussi sont-ils sans amertume les pleurs que nous

versons sur votre départ, et nous ne craignons pas de rappeler le souvenir des joies que nous causa votre présence : car à ce souvenir triste et doux est attachée l'espérance assurée de les retrouver un jour. Nous irons visiter le champ de repos où dort pour quelques jours votre dépouille mortelle; nous irons jeter sur vos tombeaux ces fleurs qui sont votre image, qui meurent comme vous pour renaître plus belles; nous irons sur la cendre de vos corps saluer la perspective assurée d'une réunion éternelle; car ces corps de poudre, dont le ver du sépulcre fait sa proie, se relèveront bientôt pleins de vie et d'éclat, transfigurés à l'image du corps glorieux de Jésus-Christ. O mort! où est ton aiguillon? O sépulcre! où est ta victoire? Grâce à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ! » Amen.
